plus de dix mille réfugiés chrétiens, atteints de fièvre typhoïde, de typhus, de petite vérole et de dysenterie, miss Barton télégraphia à Beyrout et obtient l'envoi d'une mission de médecins, dirigée par le Dr Ira Harris de Tripoli. Cette expédition arriva à Marash le 19 avril, avec une escorte turque, après un voyage de dix-neuf jours, des plus difficile et des plus mouvementé. Le Dr Hubbell, avec sa caravane de secours, l'y avait précédé. La mortalité à Marash était effrayante; on comptait cent morts par jour. Des hôpitaux temporaires furent établis. Grâce aux vivres, qui jusqu'alors avaient manqué absolument; grâce aux médicaments, à la propreté, aux bons soins prodigués, l'état sanitaire fut rapidement transformé; l'épidémie fut étouffée.

Cette fois du moins, le mal fut vaincu par le bien. Le 24 mai, le Dr Harris écrivait que la contagion était arrêtée, et qu'il retournait à Beyrout avec son corps de médecins. Les quelques médecins indigènes qui avaient survécu étaient en état de se charger des convalescents, tandis que la mission américaine continuait à fournir les vivres.

Voilà certes un résultat surprenant, obtenu en moins de deux mois : l'extinction d'une épidémie ayant atteint 10,000 habitants, avec 100 morts par jour !

Nous ne voulons pas terminer ces courtes citations sans exprimer toute notre admiration et notre sympathie pour l'œuvre, si courageuse et si bénie, que poursuit en Arménie la mission américaine dirigée par miss Clara Barton.

FRANCE

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE EN 1895

Le président de la Société française de secours aux blessés militaires a fait, de l'expédition de Madagascar, l'objet principal de son rapport sur l'exercice de 1895. L'exposé du service sanitaire organisé à Madagascar forme la première partie de ce compte rendu.

Dès le début de l'expédition, la Société se mit au service du

Ministère de la guerre. Elle s'assura deux fortes stations à Suez et à Port-Saïd et fonda un Comité à la Réunion. Le corps expéditionnaire comptait 15 infirmeries régimentaires; le matériel technique étant abondant, ce sont surtout des aliments, des cordiaux, des substances pharmaceutiques qui furent envoyés par la Société. Tous les envois arrivaient réguliers et complets ; de juin à octobre le président de la Commission des dons nationaux accuse réception de 2,117 caisses, réparties entre le sanatorium de Nossi-Comba, les infirmeries d'Ambato et de Marololo, les hôpitaux de Majunga, d'Ankaboka, de Samrack et de tous les hôpitaux qui jalonnent la voie fluviale jusqu'à Suberbieville. Le Conseil de la Société a été activement secondé par les Comités de province qui, après avoir fourni des subventions pour l'expédition, ont prodigué ensuite aux malades les soins les mieux entendus, en les entourant de ces petites attentions et douceurs qui atténuent les souffrances. Avec la paix, en effet, sont revenus les soldats malades, blessés ou fatigués ; partout sur la route ils furent secourus; les Comités s'évertuèrent à leur procurer tout ce qui leur était nécessaire. A Port-Saïd, à Suez, à Marseille, ils rivalisèrent de zèle. Dans cette dernière ville, chaque jour un camionneur, celui de la Croix-Rouge, fit des distributions régulières de vêtements et d'approvisionnements. A ceux qui rentraient dans leur foyer, Toulon a distribué pour 10,500 fr. de secours en deux mois. Partout sur le littoral méditerranéen, à Montpellier, à Narbonne se trouvaient des représentants de la Société française, prêts à accueillir les rapatriés. A Port-Vendres, à Bayonne les dames de la société ont déployé envers eux la sollicitude la plus ingénieuse. Enfin deux importants envois ont été faits à l'hôpital d'Alger, et 6000 francs adressés aux Kabyles restés dans la Grande Ile, après avoir servi de convoyeurs au corps expéditionnaire.

Là ne s'est pas arrêtée l'œuvre entreprise. Souvent, au foyer qui a accueilli le convalescent, la maladie recommence ; il faut à nouveau distribuer des secours de toute nature. Nancy a dépensé 10,000 francs pour les Alsaciens-Lorrains qui avaient servi dans la légion étrangère. La bienfaisance et la charité sont venues aider la Société dans sa grande tâche ; la presse a prélevé 60,000 francs sur le produit de ses fêtes ; de magnifiques dons individuels ont été versés dans la caisse sociale ; on peut en évaluer le total à 400,000 francs. Les dépenses se chiffrent par 370,000 environ ; il reste donc 30,000 pour les victimes de l'expédition. La Société a

recueilli, de la bouche du général en chef, de celle du Ministre de la guerre et d'autres encore, des éloges bien propres à diminuer ses regrets de n'avoir pu faire davantage. Sa sollicitude a suivi les morts au delà de la tombe, et 5000 francs ont été votés pour perpétuer, dans Tananarive, par un monument, la mémoire glorieuse des 7000 qui dorment là-bas de leur dernier sommeil.

L'expédition de Madagascar, où tant de bien a pu être fait, est à la fois un encouragement et un enseignement, montrant à la Société tout le rôle qu'elle serait appelée à jouer si une grande guerre venait à éclater.

D'autres expéditions ont sollicité l'attention de la Société, au Tonkin, au Soudan des envois ont été faits ; l'hôpital européen de Tien-Tsin a reçu des lainages, des réconfortants. Se souvenant des liens qui la rattachent à la Croix-Rouge des autres pays, la Société a envoyé 20 caisses de champagne pour les blessés de Cuba.

Les victimes de 1870 n'ont pas été oubliées ; le Comité leur a distribué 1950 allocations.

En vue de l'avenir, les efforts du Conseil et des Comités ont porté principalement sur la préparation des hôpitaux de campagne et des hôpitaux auxiliaires du territoire. 25 hôpitaux auxiliaires de campagne, destinés à relever, en arrière des lignes d'opérations, les hôpitaux militaires, ont été constitués, avec un matériel suffisant pour 100 blessés par hôpital. Le personnel est en voie de formation pour les 12 hôpitaux parisiens.

Enfin, sur tout le territoire s'élabore la grande œuvre hospitalière dont la préparation constitue la première tâche de la Société pendant la paix, à savoir l'organisation de l'hôpital auxiliaire permanent, qui servira de trop plein aux hôpitaux militaires. Plus de 600 hôpitaux en voie de formation concourent à la réalisation de cet idéal.

Les écoles de brancardiers continuent à former des recrues. Le matériel s'accroît ; sa valeur, estimée à un million avant 1895, s'est augmentée de 60,000 francs. Quant au trésor de guerre sur lequel, au premier bruit d'une mobilisation, la Société doit pouvoir faire fond, il a été déposé dans la Caisse des dépôts et consignations, qui le rendra à première réquisition. Mais cette conversion volontaire, qui lui coûte plus de 30,000 livres de rente, pèse lourdement sur son budget. Heureusement de nouveaux souscripteurs ont été ralliés par centaines. Vingt créations nouvelles ont porté à 500 le

nombre des Comités sociaux, qui embrassent dans leurs cadres plus de 55,000 membres. Des dons généreux, par testament ou autrement, dont deux se sont élevés à 50,000 francs chacun, sont venus réparer les brèches subies.

Le rapporteur rend, en terminant, un dernier hommage à la mémoire du Dr baron Larrey, homme de cœur, protecteur de tous les malheureux, qui dès la première heure avait compris l'œuvre de la Croix-Rouge et n'avait jamais cessé de s'y intéresser activement.

GRANDE-BRETAGNE

CONFÉRENCE DE M. J. FURLEY SUR LA CONVENTION DE GENÈVE

Le 24 avril dernier, M. Furley a donné à Londres une conférence sur la Convention de Genève et les secours aux malades et aux blessés militaires. Il a fait remarquer l'importance progressivement prise par cet acte international : la Convention, signée en 1864 par 8 Etats, l'est maintenant par 36, et 32 Sociétés de la Croix-Rouge fonctionnent actuellement avec un seul et même but : le soulagement des misères de la guerre. L'Angleterre, bien qu'à l'abri des guerres qui se déchaînent sur le continent, n'en reste pas moins solidaire des grands chocs qui peuvent se produire entre nations, et l'humanité comme la civilisation lui interdisent de se désintéresser du sort des blessés. Un jour d'ailleurs peut venir où l'Angleterre aura à prendre soin de ses propres citoyens blessés. Le peuple anglais ne sait pas envisager la perspective d'une guerre d'une façon aussi compréhensive que les nations du continent ; les autorités militaires, sur lesquelles il se repose avec confiance, sont plus préoccupées d'assurer la victoire que d'aménager des hôpitaux pour les blessés, et c'est ainsi que l'Angleterre reste en arrière des autres Etats quant à l'assistance volontaire. La Convention de Genève est un des faits les plus remarquables des temps modernes, et il serait plus utile, dans les écoles et les collèges, d'apprendre aux jeunes gens à la connaître, que de leur enseigner beaucoup d'autres choses.